



MESSAGE

Bulletin de l'Association des
Déportés et Familles de Disparus
du Camp de Concentration de

FLOSSENBÜRG et **KOMMANDOS**



MESSAGE N° 73 - Janvier 2013

Sommaire

Appel à cotisation – Assemblée Générale 2013.....	2
Journée facultative le dimanche.....	2
Pèlerinage 2013	2
Visite à Hradistko – Litomerice – Zwickau.....	3

La déportation à Flossenbürg	5
Carnet	12
Ouvrages disponibles à l'Association.....	12

Editorial

L'année 2013 est bien au rendez-vous, quelles qu'aient été les annonces des faux prophètes qui nous prédisaient la fin des temps à une date prochaine. L'année 2013 est bien au rendez-vous, mais avec l'échéance de prévisions douloureuses qui s'inscrivent dans notre quotidien, sans que nos gouvernants en aient véritablement la maîtrise. Voilà donc des moments bien difficiles à vivre qui s'annoncent. Et pourtant, je ne m'interdirai pas, bien au contraire, d'adresser à chacun de vous des vœux très chaleureux pour la nouvelle année. J'aurai cependant une pensée toute particulière pour les familles qui, au cours de 2012, ont pleuré un être cher, ainsi qu'à nos malades, dont certains ont été, avec une discrétion qui les honore, de grands serveurs de notre Association. Je n'oublie pas aussi que l'histoire de cette Association se confond avec celle de ses acteurs et de ses victimes et que nous sommes dans la filiation de ceux et de celles qui n'ont jamais douté de la France, alors bon courage...

Il me reste à vous faire partager quelques réflexions sur notre Association, sur sa situation actuelle et sur les perspectives raisonnables que nous pouvons imaginer pour l'avenir. Ma première observation concernera l'importante réduction de nos ressources, du fait de la diminution des cotisants, car on constate malheureusement que, dans de nombreuses familles, le relais générationnel n'est plus assuré après un décès. Ma deuxième observation concerne le poids de nos dépenses. Il faut savoir que, depuis 1998, nous avons eu à supporter la charge des voyages pour les 19 réunions du « Comité scientifique » qui se sont tenues à Flossenbürg et auxquelles j'ai activement participé en défendant âprement le souvenir et les souhaits des déportés Français. Les aménagements et le contenu des salles d'expositions réalisés durant cette période en témoignent largement. Les chantiers en cours apporteront une réponse positive aux dernières exigences qu'avaient formulées en Juin 2002 au gouvernement Bavarois, les 11 déportés membres de notre conseil à l'époque. J'espère que les derniers survivants auront la satisfaction d'apprendre assez rapidement que les

colonnes de granit supportant les portes du camp ont été remises à leurs places d'origine, et que la route en macadam traversant le camp a été détruite, au profit d'un aménagement général qui devrait correspondre au montage photo présenté ci-dessous. Le deuxième dossier qui a pesé lourdement sur notre trésorerie, concerne l'investissement dans notre site Internet dont le montant, à ce jour, dépasse 5000 €. Il ne reste désormais qu'un solde de 1500 € à couvrir, qui sera payable à la fin du chantier. Alors, me direz vous, c'est pour quand la mise en ligne du site... ? Bien sûr, je n'ai pas oublié vous avoir indiqué en 2010, à même date dans ce bulletin, une ouverture en cours d'année... et nous sommes en 2013. Et pourtant un énorme travail a été accompli... Plus de 6000 fiches ont été documentées. Il reste environ 300 fiches sur lesquelles il reste des recherches à faire à Flossenbürg. Ce sera la 4^e mission du genre qui sera assurée, comme les précédentes et dans les semaines qui viennent, par un (une) stagiaire de la Fondation de la Déportation. Dès que le fichier sera bouclé, nous ouvrirons le site ... et avec quel soulagement !

En conclusion de ce chapitre et considérant que la pérennisation de notre Association, ne serait-ce qu'à travers son site Internet, impose un minimum de trésorerie, je vous demande de la manière la plus insistante d'agir dans vos familles pour que des plus jeunes viennent nous rejoindre, c'est vital pour l'avenir. Dans l'immédiat, mais bien sûr quand le site sera en fonctionnement, je reviendrai sur l'idée évoquée, puis largement adoptée lors de l'Assemblée générale de l'année dernière et qui serait d'ouvrir une souscription au bon vouloir de chacun, ce qui nous permettrait de reconstituer si possible notre fond de caisse. J'espère que cette démarche sera bien accueillie.

En vous assurant de mon entier dévouement, je tiens à vous renouveler mes sentiments amicaux et fidèles.

Michel Clisson

Le Conseil d'Administration de notre Association présente à chacun de vous, à vos familles et à ceux qui vous sont chers, ses vœux les plus chaleureux et sincères pour la nouvelle année.

APPEL A COTISATION

Notre Association n'a d'autres ressources que les cotisations et les dons de ses membres.

Or, le nombre des cotisants se réduit d'une année à l'autre, et les choses vont en s'accroissant désormais. Notre trésorerie en souffre et le déficit annuel progresse.

Nous avons besoin que des plus jeunes viennent nous rejoindre. Voyez autour de vous si quelques recrutements sont possibles.

Nous vous encourageons aussi à nous adresser votre cotisation dès ce début d'année.

Cotisations : Déportés : 50 € - Familles : 25 €

ASSEMBLEE GENERALE EN 2013

Notre Assemblée générale statutaire, portant sur les activités et les comptes de l'année 2012, aura lieu à Paris, le samedi 16 mars 2013.

Le programme de cette journée sera le suivant :

- 9 h 45 : Cérémonie du souvenir, au monument du Père Lachaise.
- 11 h 30 : Ecole Militaire : Messe à la Chapelle
- 12 h 30 : Déjeuner au Cercle-Mess
- 15 h : Assemblée Générale statutaire
- 17 h : Fin des travaux
- 18 h / 18 h 30 : Cérémonie du ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe (Rendez-vous à 17 h 45 - Champs-Élysées / rue de Balzac)

Nous prenons les inscriptions dès maintenant - Participation au coût de la journée : 55 €

JOURNÉE FACULTATIVE LE DIMANCHE 17 MARS 2013

En complément de notre Assemblée Générale, nous proposons, cette année, la visite du « Musée de la Grande Guerre » à MEAUX. Le programme proposé serait le suivant :

- 9 h 30 : Rendez-vous rue du Commandant Mouchotte sur le parking des bus Air France (lieu de départ des pèlerinages avec les bus « Bertrand »)

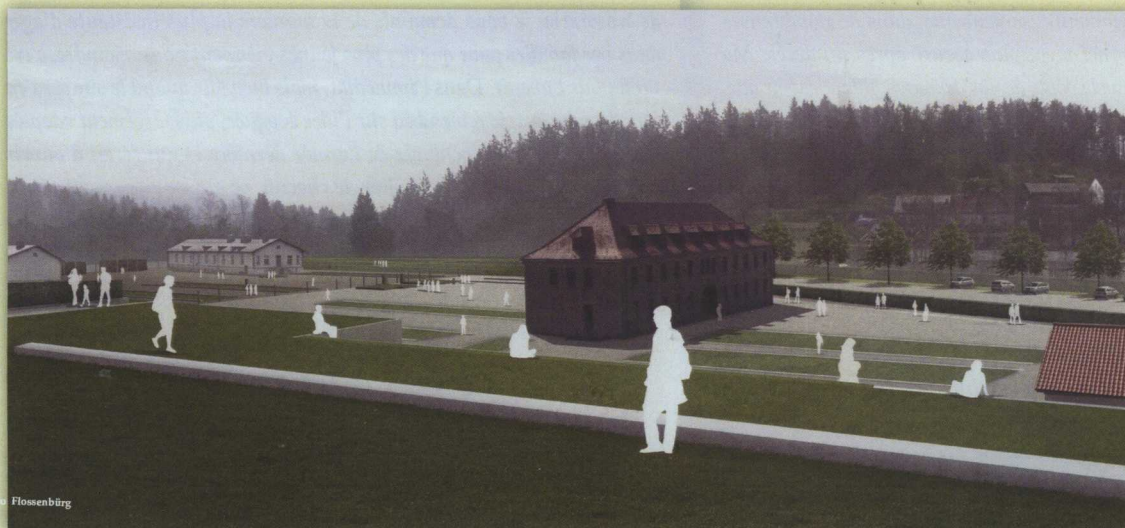
Le transport jusqu'à Meaux se fera par covoiturage avec les véhicules personnels de plusieurs membres du Conseil. Le déjeuner sera pris au point de restauration du Musée.

La participation individuelle, comprenant entrée et déjeuner, sera de 35 €. Nous prenons les inscriptions dès maintenant.

PELERINAGE 2013

Voyage PARIS/PARIS sur 6 jours par mini-bus ou bus.

Le camp de Flossenbürg photo montage d'ensemble à la fin des travaux



JEUDI 18 JUILLET

- 11 h 30 : Rendez-vous à PARIS
- 12 h : Départ de PARIS
- 20 h : Dîner logement à HEILBRONN

VENDREDI 19 JUILLET

- 8 h : Départ d'HEILBRONN
- 10 h 30 : Arrivée à HERSBRUCK
- 11 h : Cérémonie
- 12 h : Départ pour HAPPURG
- 12 h 30 : Déjeuner à HAPPURG
- 14 h : Cérémonie à l'entrée du tunnel
- 15 h : Visite de SCHUPF - dépôt de gerbe
- 16 h 30 : Départ pour FLOSSENBÜRG
- 18 h : Ouverture des Journées Internationales
- 19 h : Dîner en commun
- 20 h 30 : Départ pour l'hôtel à FLOSS

SAMEDI 20 JUILLET

- 8 h 30 : Départ pour FLOSSENBÜRG
- 8 h 45 : Visite en groupe ou individuelle du Camp
- 12 h : Déjeuner
- 14 h 30 : Rencontre avec les déportés
- 17 h : Visite de la carrière
- 18 h : Dîner en commun
- 19 h 30 : Retour à l'hôtel de FLOSS
- 20 h : Visite de WEIDEN (facultative)
- 22 h 30 : Retour à l'hôtel

DIMANCHE 21 JUILLET

- 7 h 30 : Départ pour FLOSSENBÜRG
- 8 h : Messe à la paroisse catholique (facultative)
Office au temple évangélique (facultatif)
- 10 h 30 : Office œcuménique à la chapelle du camp
- 12 h : Déjeuner en commun
- 14 h : Rassemblement pour cérémonie officielle du Souvenir
- 16 h 30 : Fin des cérémonies
- 17 h : Départ pour NUREMBERG
- 18 h : Petit tour en ville
- 20 h : Dîner logement

LUNDI 22 JUILLET

- 8 h 30 : Chargement des bagages
- 9 h : Visite du centre de documentation
Circuit historique en ville
- 12 h : Déjeuner
- 14 h : Départ pour FORBACH
- 19 h 30 : Dîner logement

MARDI 23 JUILLET

- 8 h : Départ pour PARIS
- 12 h 30 : Arrivée à PARIS - Rue du Commandant Mouchotte
(notre point de départ)

Nous invitons toutes les personnes qui envisagent de faire ce voyage à se faire connaître, dès que possible, sous la forme d'une pré inscription (sans acompte). Nous leur demanderons confirmation en Mai prochain avec le versement d'usage.

En chambre double : 660 € - Majoration chambre simple : 125 €

Compte rendu de voyage en Allemagne et en République Tchèque du 27 au 29 octobre 2012.

HRADISTKO

le samedi 26 octobre : accueil toujours aussi chaleureux. Le Maire, absent pour raisons familiales, avait délégué pour le représenter, son 1^{er} adjoint et sa fille M^{me} Lucie Hascova, responsable de l'action culturelle (bibliothèque, bulletin communal, salle d'expo et panneaux.)

Notre journée s'est passée sous la neige, mais elle a été du plus grand intérêt. Les photos ci-jointes confirmeront cette sympathique ambiance !



Photo Harma

Réunion à la Mairie le 26 octobre 2012

Salles d'exposition : 2 salles d'exposition ont été installées au 2^e étage de la Mairie. Très bonne documentation sur l'histoire de Hradistko pendant la guerre, dont en particulier celle du camp des déportés.

10 panneaux à l'extérieur : Sur une large zone de la commune, 10 panneaux illustrés et bien documentés présentent les événements majeurs, qui se sont déroulés sous l'occupation nazie. Tous les textes sont traduits en 5 langues (Tchèque – Allemand – Français – Anglais – Russe).



Photo C.C.

Présentation des 10 panneaux extérieurs par Mme Lucie HASCOVA texte en 5 langues



Pèlerinage 2010 - groupe français et photos Théo Thomas et Maurice Clisson



Photo C.C.



Photo Harma



Photo Harma

Dépôt de gerbe au monument en souvenir des fusillades d'Avril 1945

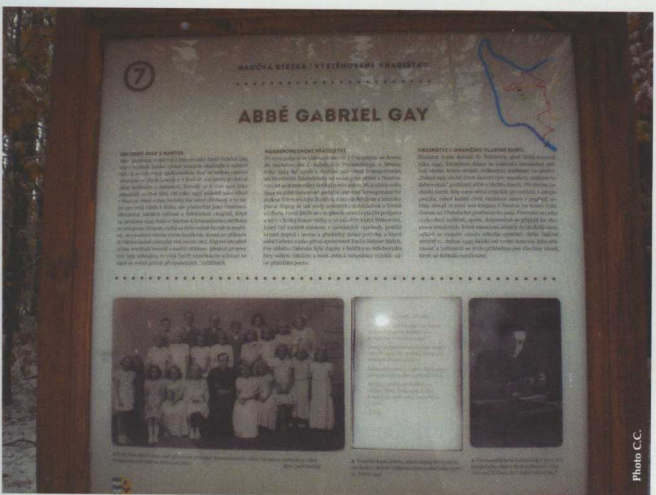


Photo C.C.

Panneau consacré à l'Abbé Gay

... Compte rendu de voyage en Allemagne et en République Tchèque du 27 au 29 octobre 2012 (suite)



Plaque à la mémoire des 197 Français décédés à Litomerice

TEREZIN/LITOMERICE

Lundi 29 octobre

Très bien accueilli, par M. Juri Janovsek, qui m'accompagne pour une visite du crématoire de Litomerice. Les multiples traces de vandalisme ont été effacées. L'éclairage et deux caméras fonctionnent, enregistrant toute intrusion nocturne le cas échéant. Les espaces verts sont bien entretenus malgré les sangliers qui ont « labouré » un coin du territoire ! On ne peut que se réjouir de cette nouvelle situation.

En fin de matinée, rencontre avec le Dr. Jan Munk. Je l'ai tout d'abord remercié pour le travail accompli, puis nous avons parlé du fameux projet d'aménagement par la ville de Litomerice d'une longueur de tunnel qui serait ouverte au public. M. Munk m'a précisé que l'opération était bloquée par l'action juridique engagée par un Tchèque qui prétend avoir un droit de propriété sur une partie de la zone concernée.

Dans l'attente du jugement et malgré le fait que la ville de Litomerice dispose du financement, rien ne peut donc être engagé. Tenant compte de cette situation et sur la suggestion de M. Munk, nous avons décidé de poser provisoirement la plaque à la mémoire des Français morts au Kommando « Richard », à l'intérieur du crématoire de Litomerice. (voir photo) Cette plaque était en dépôt depuis 2010 à Terezin.

ZWICKAU

Après la démolition de l'ancienne usine où travaillaient les déportés et l'implantation sur ce même terrain de l'usine TOWER automotive, je rappelle que la plaque à la mémoire des déportés du kommando, installée sous le régime communiste, avait été transférée et fixée sur un mur de clôture, à l'intérieur de la nouvelle construction. De ce fait, pour nous y rendre, nous devons demander une autorisation à la direction, plusieurs semaines avant notre passage.

Lors du pèlerinage de 2010, par suite d'une erreur de date dans notre courrier, et malgré le fait que nous en avons informé la direction par téléphone quelques jours avant notre passage, l'entrée nous a été refusée.

Parmi nous, se trouvait le Père Beschet, ancien du Kommando

qui faisait en la circonstance, son dernier voyage à Zwickau. Il a très mal vécu ce refus.

Nous sommes donc intervenus auprès de la ville pour obtenir le transfert de cette plaque à l'extérieur – ce qui a été fait. Elle se trouve désormais à droite de l'entrée de l'usine (voir photo). Le texte datant de la période communiste (1) et la voiture en relief sur cette plaque ne sont pas convenables. La mémoire du Kommando de Zwickau exigerait un monument d'une autre nature.

Il me semble que c'est à Flossenbürg d'engager une démarche dans ce sens auprès de la ville et je suis intervenu auprès de Jorg Skribeleit dès mon retour.

Michel CLISSON



Plaque souvenir du kommando de Zwickau réinstallée à l'extérieur de l'usine.

(1) Traduction du texte inscrit sur la plaque :

"Ces halles d'usine ont été érigées dans les années 1955/56 en République Démocratique d'Allemagne durant le gouvernement socialiste. Sur ce terrain de 1942 à 1945, les fascistes d'Hitler ont érigé un camp de concentration où 1 000 combattants de la résistance anti-fasciste ont été faits prisonniers et torturés cruellement, dans des conditions inhumaines, sous le joug fasciste, à cause de leur lutte pour la liberté de l'humanité. La moitié d'entre eux a été assassinée.

Dans cette usine, on travaille pour la consolidation de la paix parmi les peuples, pour l'unité de notre patrie et pour un avenir socialiste heureux.

10^e anniversaire de l'existence des entreprises du peuple."

LA DEPORTATION, NEANT ou EXPERIENCE



Photo Flossenbürg

Georges THIERRY d'ARGENLIEU

En 1946, un an après son retour de déportation, Georges THIERRY d'ARGENLIEU était invité à faire une conférence dans une école de cadres, à laquelle il donne le titre repris ci-dessus.

Les idées exprimées sur la déportation sont d'une telle hauteur d'esprit et les analyses si brillantes qu'il nous a semblé intéressant de vous en faire partager l'exceptionnelle qualité.

« Le 16 avril 1945, à 800 mètres d'altitude, dans un décor splendide, sur les contreforts des monts de Bohême, le K.L. de Flossenbürg commençait à être baigné d'une lumière pure et merveilleusement douce. Le soleil levant, encore écarlate, montait derrière un sobre rideau de pins aux fûts rougeâtres.

Les SS venaient de partir, abandonnant le camp !!!

Quinze mille déportés, brusquement ivres morts de vie, sans force, inertes, gisaient étendus, offrant leur corps aux rayons de ce premier soleil de résurrection.

Les SS étaient partis ; nous étions bien sauvés, il n'y aurait pas d'évacuation : Ô ! Joie âpre, trop puissante pour être pleinement conçue par notre faiblesse, que de voir flotter sur les baraques le drapeau blanc qui devait nous signaler aux aviateurs alliés.

Des bruits couraient ; des reconnaissances américaines se trouvaient, disait-on, à 15 kms, puis à 10 kms du camp. Le temps passait. Rien ne venait : seul, le soleil continuait sa course ; du zénith, il redescendait. Et au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'horizon, l'intensité de notre joie décrut, sapée d'une inquiétude atroce.

Puis le soleil près de se coucher redevint écarlate, comme le matin, mais cette fois d'un écarlate sanglant. Les ruines

du vieux Burg qui, là-bas, vers l'ouest, vers la France, veillaient depuis tant de siècles sur le col de Floss, se redécoupèrent en silhouettes massives, trapues et sombres, symbole puissant de notre état d'esclave. Symbole qui, le matin, par l'éblouissement du soleil, s'était dissous dans la luminosité ardente de l'atmosphère, semblant rendre libre la route de chez nous.

Et les SS revinrent au soir, les drapeaux blancs disparurent ; nous ne savions plus rien, nous étions reprécipités dans le néant.

Puis, le 20 avril, la sinistre évacuation, cette évacuation à laquelle nous nous étions tant réjouis d'échapper, commença. Quatorze mille déportés quittaient le camp en cinq heures. Trois jours les séparaient encore du moment où, à 120 kms de là, à Cham, les Américains devaient les délivrer. Six mille d'entre eux, abattus en cours de route, ne connurent point cette minute.

Décidés à échapper à l'évacuation, trois camarades et moi-même, protégés par une chance inouïe, nous avions pu nous glisser au dernier moment dans le Block des typhiques qui, eux, devaient rester au camp.

Le 23 avril 1945, les Américains de la 3^e armée atteignaient le camp. A 9 heures du matin, je m'en souviens, je suis sorti du block ; j'ai vu une jeep arrêtée derrière la grille du camp, trois hommes, trois scaphandres plutôt, étaient là ; scaphandres puissants dont le corps bien nourri irradiait de vigueur sous leur énorme casque, sous leurs épais et confortables vêtements kakis ; scaphandres explorateurs venus d'un monde irréel pour nous, ne trouvant plus à 800 mètres d'altitude que les décombres d'un monde sans existence qu'ils ne comprendraient jamais, car leur seule présence en avait fait s'évanouir la raison d'être la plus essentielle : celle de leur absence.

La grille s'ouvre. Gênés, n'osant pas trop nous approcher d'eux, de peur de les salir, nous regardions les yeux grands ouverts, fixes, cette nouvelle incarnation de la force qui, elle, surprise de ce Zoo, nous souriait gentiment. Les yeux noyés de larmes, je me mis à frissonner. C'était un frisson non de froid, mais de peur. J'avais peur de la mort rétrospectivement. Je suis parti aussi vite que je le pouvais vers le coin le plus sale du camp où, je le savais, il y avait un tonneau de betteraves. Et je suis revenu avec une pleine cuvette de ces betteraves que mes trois amis et moi nous avons dévorées, tout à la joie de manger assis, sans crainte des coups.

Et c'est ainsi que s'est écoulée pour nous cette heure unique de la Libération !

Je m'excuse, Messieurs, de cette longue digression à laquelle je tenais pourtant, pour vous faire comprendre l'état d'esprit avec lequel j'aborde aujourd'hui devant vous le problème que m'a posé le Centre d'Etudes de Cadres : « Quelles leçons avez-vous tirées au point de vue social, religieux, de votre déportation ? »

Il ya juste un an, nous étions délivrés : joie délirante, pensez-vous ? Et je vous ai répondu : « Betteraves ».

Je ne me propose pas de vous faire un exposé rationnellement construit, méthodiquement étudié, dans lequel vous pourrez saisir la trame d'une évolution, et au terme duquel vous pourrez dire : « En résumé, la déportation a permis d'apprendre ceci et cela »

Le mot de déportation ne recouvre pas un ensemble de faits susceptibles de constituer un récit : la déportation est un milieu, une atmosphère dont il ne reste dans mon esprit

« qu'une sorte de brouillard confus, un mélange de sensations diverses, un nuage coupé çà et là d'éclaircies, de tableaux singulièrement précis ».

Ce milieu, considéré comme un milieu expérimental ne pourrait, avec rigueur, être étudié avec fruit que par ceux qui ont vraiment répondu aux conditions de ce milieu expérimental, c'est-à-dire ceux qui y sont morts. Tous ceux qui sont revenus des camps sont des anomalies. Et ce n'est pas des anomalies que l'on peut tirer des conclusions générales sur ce problème particulier qu'a été la déportation.

Enfin, je vous demanderai de bien vouloir considérer ce que je vais vous dire comme un témoignage, c'est-à-dire quelque chose d'essentiellement personnel.

L'action du camp sur un être dépend bien entendu d'un grand nombre de facteurs, mais parmi lesquels ceux de l'âge et de l'éducation dominant. Car ce sont en définitive les deux facteurs les plus profonds et les plus réels, ceux qui sont les plus intimement accrochés à l'homme nu.

Une abondante littérature, l'image, le film vous ont déjà amplement renseignés. Vous avez été écoeurés, quelquefois émus par des photos de charniers, des récits infernaux, des aspects de squelettes, par tout ce qu'une sorte d'imagerie d'Epinal vous a présenté.

Comme toute imagerie d'Epinal, elle ne montre qu'un côté le plus spectaculaire, mais non pas le plus important de cette créature de l'ère moderne, spécifiquement germanique.

Nous avions très peu de contact avec les SS et tous nos malheurs ne venaient, en première approximation, que de nos camarades détenus. Aussi, trop souvent ne saisissions-nous pas de façon précise le rôle du régime nazi dans le sort qui nous était imposé.

Ayant eu la chance de passer dans trois camps, Auschwitz, Buchenwald, Flossenbürg, j'ai pu tirer de leur comparaison la certitude de la volonté arrêtée, de la part des dirigeants du Reich, de faire disparaître dans les meilleures conditions pour l'économie de leur pays les individus nuisibles ou inutiles.

Saviez-vous, par exemple, que le KL de Flossenbürg était constitué sous forme d'une société à responsabilité limitée, louant sa main-d'œuvre humaine à MESSERSCHMIDT, qui y avait installé une usine. Cette société avait à charge les convois qui lui étaient expédiés, tant pour en conserver les éléments les plus aptes que pour en résorber le plus tôt possible l'excédent.

Jusqu'à Auschwitz, je n'avais connu, à part quelques épiphénomènes comme les jours et les nuits d'interrogatoire par la Gestapo, que Fresnes et Compiègne.

Fresnes, c'était une grande cure de tranquillité, de silence, où le corps se laissait oublier, où l'on maigrissait, mais où l'on se spiritualisait, où le corps ne travaillait pas, mais où le cerveau phosphorait. L'on se sentait meilleur, prêt à reconstruire sa nouvelle vie sur des bases longuement réfléchies. L'on goûtait profondément son état d'homme. Et surtout pour nous, prisonniers politiques, sûrs moralement de la Victoire, une fois que nous avions échappé à la condamnation à mort, nous nous disions : « Ce n'est plus qu'une affaire de temps, un an, deux ans au plus. »

Compiègne, quelle sensation merveilleuse : l'impression très nette que c'était un premier pas vers la liberté : nourriture suffisante grâce à la Croix Rouge et aux colis, administration française, et surtout contacts humains d'une valeur inappréciable, possibilité de lire, d'écrire, de parler, de discuter, de remplir ses devoirs religieux, nette sensation d'acquiescer. Vraiment, comme je l'écrivais un jour à mes parents par une lettre clandestine : « Il ne me manque ici rien d'essentiel ».

Pourtant, nous étions prisonniers, c'est entendu. Mais

il se trouvait qu'à l'intérieur même du camp, notre soif de connaître arrivait à se satisfaire suffisamment. Nous pouvions organiser nos loisirs, c'est-à-dire nos journées, comme nous l'entendions. Enfin, notre passage y était trop court pour que notre esprit ait le temps de se saturer.

Nous avions la joie de sentir qu'après la saoulerie d'action qu'avait constitué la vie clandestine, puis la retraite, le recueillement de la cellule, était venue l'heure de l'épanouissement. **On se sent un être libre tant qu'on se sent s'épanouir.**

Enfin, un autre phénomène un peu paradoxal nous aidait. La clandestinité, de par sa nature même, ne nous avait pas permis de juger de l'ampleur de la tâche à laquelle nous collaborions.

Voir autant de personnes enfermées dans ce camp, rencontrer à tous les coins de baraques des gens de connaissance nous donnait rétrospectivement l'impression que la Résistance était vraiment quelque chose d'important, une émanation profonde de la France véritable.

Puis un matin, ce fut le départ à 105 dans les wagons « 40 hommes 8 chevaux » ; stupéfaits, tassés les uns contre les autres, les 105 hommes qui avaient pénétré dans ce wagon, deviennent dans l'instant même où la porte coulissante se ferme derrière eux, des êtres parqués dans un enclos obscur. Seuls, quelques-uns, inconscients de leur état présent, échappent à cette impression. Pour eux, l'imagination ne tente pas de percer le noir dans lequel ils viennent d'être plongés, de deviner l'avenir inconnu que le sort leur réserve, d'échapper à cette incertitude totale que le petit claquement des cadenas extérieurs vient de faire naître, tout à leur alentour. Pour eux, il n'y a pas eu de discontinuité, d'événements. Tout leur esprit est tendu vers un seul but, but longuement préparé, droloté, aimé : « s'évader ». La petite scie déposée avant notre arrivée par un cheminot de la gare de Compiègne est trouvée. Les instruments camouflés sur nous sont sortis de leur cachette. Nous commençons à préparer notre trou. Vers 12 heures, le travail est terminé. Une légère poussée sur le panneau découpé de l'intérieur et ce soir, nous serons libres. Mais les camarades de voyage s'effondrent moralement et physiquement. La peur fait parler certains. Ils appellent les SS à un arrêt. L'ensemble du wagon les soutient, et nous, les 15 qui voulions partir, la rage au cœur, impuissants, nous voyons deux SS s'installer aux extrémités extérieures de notre wagon. Les heures passent sans boire, sans dormir, presque sans respirer.

Il a déjà suffi de 48 heures et de la redécouverte de ces sentiments élémentaires ignorés normalement dans notre vie confortable, la faim, la soif, la peur, l'étouffement, pour recréer l'homme élémentaire que l'instinct de conservation domine, prêt à tout pour se sauver, lui. Qui pense à porter secours à ceux qui s'évanouissent ? Qui pense à céder sa place près de l'unique ouverture par où pénètre un peu d'air ? On frappe, on s'insulte, on s'étrangle à moitié.

Au bout de 4 jours et 3 nuits, le train s'arrête, les portières s'ouvrent, le troupeau de déportés est déversé. Quelques coups de feu claquent. Ce sont des camarades devenus fous que les SS abattent. Puis sous les aboiements rauques de nos gardiens, le troupeau, stupéfait de tout ce qui vient de se passer, avance mi-courant, mi-marchant, vers d'étranges miradors aux toitures chinoises qui, là-bas, à 3 kms, barrent l'horizon désespérément morne, désespérément plat, où les ondulations de la fumée des crématoires sont les seuls signes de vie.

Décor irréel dans lequel nous pénétrons éberlués de ces parterres de fleurs dont les pétales sourient dans le soir tombant, de cet orchestre qui joue dans le lointain l'Ave

Maria de Gounod, de ces coups de cravaches que nous recevons, de ces chiens qui nous mordent, de ces anciennes feuillées que la pluie a remplies et où, altérés, nous puisons à pleines mains un liquide capable de nous hydrater.

Peu à peu, nous comprîmes ! L'angoisse de la mort régnait sur ce camp. La vie de tous les jours n'était pas plus dure, au contraire même, que dans les autres mais une certitude palpable, presque inéluctable y régnait : celle d'être gazé dans un laps de temps de l'ordre de 6 mois ; être tatoué au bras était déjà l'assurance d'un délai. Mais ce n'était qu'un délai. Oh ! Cela était scientifiquement calculé ; les quelques usines voisines avaient besoin d'un effectif moyen de 40.000 détenus. Comme il arrivait en moyenne par jour 2.000 personnes, vous voyez qu'avec une durée moyenne de vie de 6 mois, il suffisait de garder 10% de l'effectif.

Science horrible et sans âme.

C'est d'Auschwitz que se dégage de la façon la plus nette, la moins dissimulée, ce souci d'extermination voulue par les dirigeants du Reich.

A Buchenwald, autre formule. Pratiquement il n'y avait aucune exécution à la chambre à gaz. Les SS se contentaient de garder le camp, mais n'y mettaient les pieds que pour l'appel. L'effectif du camp est fixé à un certain chiffre. Il arrive des convois. Il faut qu'un nombre égal de personnes en reparte pour d'autres lieux où le travail et les conditions d'existence sont tels que les entrées comblent à peine les vides que la mort y fait.

Buchenwald est au fond une grande gare régulatrice où règnent l'ordre et un certain « droit ». Les chefs de block sont des prisonniers politiques allemands ou polonais, presque tous communistes. Grâce à eux, le détenu touche à peu près son dû de soupe et reçoit un nombre limité de coups. La désignation de ceux qui doivent partir est faite par la Schriestube, le secrétariat du camp, entièrement aux mains des communistes. Toutes les nationalités y sont représentées. Cette Schriestube est la véritable puissance du camp car c'est elle qui désigne au prorata des nationalités, le nombre des ressortissants de telle ou telle nation qui doivent partir. C'est à cette puissante organisation qu'un grand nombre de communistes ont dû de pouvoir revenir. Ils furent, grâce à elle, placés dans des planques plus ou moins susceptibles de leur sauver la vie, ou de leur éviter tel ou tel Kommando très dur.

Ainsi, sur un convoi de 1.600 Français, 1.000 furent désignés pour un camp considéré comme très mauvais, presque aussi mauvais que le sinistre Dora et qui s'appelait Flossenbürg. Sur les 600 Français qui partirent avec moi, il n'y eut que 12 communistes sur les 100 que comportait le convoi. Avec le gros du parti communiste, restèrent à Buchenwald les hommes de plus de 50 ans, les infirmes, les malades, quelques spécialistes. Ne croyez pas que je fasse cette remarque avec un esprit aigri contre les puissances occultes ; non, ce n'était que l'éternel principe : lorsque l'on ne peut sauver qu'un nombre limité de gens, on sauve d'abord ses amis. Mais cela prouve aussi que ce n'est pas parce que l'on a été déporté que l'on est un héros.

Pour en revenir à ce que je veux prouver, c'est que sous cette forme diluée, astucieuse, le gouvernement allemand arrivait à ses fins, c'est-à-dire liquidait les êtres dont il ne voulait pas.

Flossenbürg enfin était un des camps desservis par la plaque tournante de Buchenwald. Là, les SS n'intervenaient jamais. Ils se contentaient de laisser les postes de commande à des détenus de droit commun. La nature élémentaire de l'homme faisait alors le reste. Dans ce camp normalement conçu pour 5.000 détenus, nous fûmes 20.000 à certains

moments. La mortalité y était suffisamment grande pour absorber les convois qui arrivaient. Ainsi, dans les 28 jours de Février 1945, sur les 13.000 Häftlings, 1.450 moururent de mort naturelle, c'est-à-dire de misère physiologique, de « collapse », d'épuisement.

Lorsque je cite ce chiffre, beaucoup d'auditeurs ne peuvent s'empêcher de dire : « Oh ! ce que vous avez dû souffrir ». Hélas, à ma grande honte, si je suis franc, je dois dire que je n'en sais rien.

La notion de **souffrance** est une notion qui semble très simple et très claire, vue sous l'éclairage de notre vie courante. Souffrir, c'est avoir mal aux dents, avoir des rhumatismes, avoir soif, avoir faim, pleurer un être cher. Dans l'ordre moral ou dans l'ordre physique, la souffrance est un concept hélas, à nos yeux, trop simple et trop souvent présent. Au camp, il n'en est pas de même. Ce mot n'a pas de sens. La soif par exemple, cette soif que nous aurions dû éprouver durant le voyage de Compiègne à Auschwitz où nous n'avons bu, pendant 84 heures, qu'un quart de litre d'eau distribué aux environs de Berlin, au bout de 56 heures de voyage, nous n'en avons souffert que dans les premières heures. Peu à peu, notre esprit s'est engourdi ; nous avons senti notre corps perdre de sa force, se déshydrater ; nous avons senti le besoin féroce, vital, de trouver du liquide quel qu'il soit, dont le plus propre était la buée qui se condensait sur le toit du wagon. C'était atroce, mais était-ce de la souffrance ?

Notre sensibilité, très vite, n'a plus joué. Les coups qui, à Flossenbürg, étaient monnaie courante, ne faisaient pas mal au sens habituel du terme ; ce coup était évidemment un choc, une percussion qui nous faisait perdre un peu plus de nos forces, mais ce n'était pas une souffrance physique. A elle, s'est substituée une calme angoisse de la mort.

Sur le petit groupe de 5 que nous formions au début, la mort du premier d'entre nous, survenue en Août, ne nous causa pas cette peine que les liens d'amitié et de solidarité qui nous unissaient auraient dû produire. La seule peine qui nous effleura fut de penser qu'à Paris, au même moment, la mère de notre camarade voyait entrer les blindés français, et à la joie de sa propre libération s'ajoutait celle du retour prochain de ce fils. Pour nous, ce fut le signe avertisseur. « A qui le prochain tour ? »

La souffrance est un luxe que tout le monde ne peut se payer. Les hommes souffrent, mais non les bêtes.

Nous n'étions pas complètement des bêtes pourtant, car un sentiment semblait s'être accroché encore à nous et se manifestait par moment : c'était le sentiment de Honte.

Honte très pure d'ailleurs, car ce qui la produisait n'était que le regret rageur de n'être pas aussi « bien » qu'on le croyait, ou de voir un de ses amis très cher moins détaché de la tyrannie de son corps qu'on l'aurait voulu, pour l'estime qu'il vous causait.

Je me souviens qu'un jour, c'était la fin de Février 45, l'un de nous quatre avait reçu un colis de 2 kg expédié par un Suisse. Cette aubaine extraordinaire convenait d'être utilisée au mieux. Notre petit Conseil avait décidé d'échanger deux barres de chocolat contre du pain. Je fus chargé de faire l'opération auprès du chef de block. Ce bandit qui trafiquait tous les jours, piqué de je ne sais quelle mouche, me traite de « Schwein Fransoze » me flanque une rossée magistrale et, s'emparant de nos deux morceaux de chocolat, les distribue à la foule déguenillée qui se trouvait à côté de moi.

Lorsque, étant arrivé à fuir, non pas les coups mais le spectacle de ma honte, malgré les 10 mois d'abêtissement passés dans le camp, le choc fut assez profond pour me faire pleurer.

Les coups ne m'avaient pas fait mal, mais être traité de voleur,

de sale commerçant, d'infect trafiquant, cela me révoltait d'autant plus que ce « riche » du camp avait raison, aux yeux de la morale que j'avais pratiquée et que je considérais toujours comme vraie. Cette honte venait de ce qu'il avait raison et que j'avais tort, que son geste était beau, que le mien était bas, que cet être qui, en réalité, était le mal, venait de faire le bien et que moi qui avais la certitude profonde d'être ce « bien », j'avais fait le mal.

Honte encore d'être sous la coupe de voleurs et d'assassins de bas étage qui, sous le moindre prétexte, nous chassaient comme un troupeau honteux à coups de bottes, de tabourets, de bâtons, de balais, de louches, pour nous rassembler, pour nous passer la visite de poux ou pour s'amuser tout simplement.

Honte toujours de sentir l'Ami qui, jusque là, avait échappé à la psychose de la faim en être à son tour victime. La faim ? ce n'est pas une souffrance, c'est une maladie, une manie qui vous fait regarder fixement, sans bouger, le camarade qui mange, quelle que soit la chose qu'il mange : que ce soit une soupe épaisse ou très claire, un morceau de pain, un rutabaga, des épluchures de pommes de terre ; on est obsédé jour et nuit par cette idée. On ne peut s'en débarrasser. Pendant fort longtemps, du petit groupe de cinq amis que seule la mort a pu dénouer, et où nous mangions tous strictement la même chose, je fus celui qui échappait le mieux à cette obsession. Je n'y pensais pas, - cela sans aucun mérite de ma part, je dois l'avouer -. Les nuits pourtant, je devais y rêver, car un camarade m'a dit qu'une fois, pendant la nuit, j'ai dit à haute voix « Soupe oder nixt soupe ». C'était bien là l'équivalent du « To be or not to be ».

Puis, en Janvier, j'attrapais une broncho-pneumonie. Je passe sur ce mois dont je n'arrivais à sortir vivant que par une chance extraordinaire et l'aide de deux très bons camarades qui étaient infirmiers au Revier du camp. Mais lorsque je revins très affaibli, au milieu de notre petit cénacle, à mon tour à ma grande honte, je me suis aperçu que moi aussi j'étais atteint de cette psychose contre laquelle il fallait lutter si l'on ne voulait pas dire avec franchise, comme un de nos camarades Français : « Il n'y a que la soupe qui m'intéresse ». Au stade supérieur de l'obsession, l'on en arrivait aux recettes. Je me rappellerai toujours ce camarade qui, à quelques jours de la mort, échangea sa part de pain contre un infect petit bouquin qu'un Russe possédait, on se demande comment, et qui s'intitulait : « Comment faire de la bonne cuisine à l'électricité ». Et cet autre, la veille de sa mort, étendu sur sa couche, colonel d'aviation qui, s'adressant à un interlocuteur inconnu, s'écrie : « Alors, il fait beau, nous partons aujourd'hui pour Perros-Guirec. Nous avons téléphoné avant à l'hôtelier que je connais pour qu'il nous prépare un petit repas. Etudions le menu ». Je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre, car cela me faisait mal.

Honte, toujours la Honte, lorsque d'un Kommando plus dur que le mien, revenaient des camarades que nous avions connus quelque mois auparavant. Un dimanche, se traînant plutôt que marchant, un camarade de retour du sinistre camp d'Hersbruck, exactement semblable aux êtres de ces photos que vous avez vues. Je me suis senti, ô dérision ! abominablement gras par rapport à lui. J'ai eu honte de vivre, alors que l'autre allait mourir - moi célibataire, et lui marié, père de 2 gosses.

Il est facile de mourir en Héros. Il est difficile de survivre en Héros.

Très souvent l'on se représente un camp de Déportés comme un ensemble homogène, isolé du monde par les barbelés et à l'intérieur duquel règne un semblant d'égalité sous un commun malheur. Hélas ! Il n'en est rien. Au contraire, il est frappant d'y retrouver la société sous sa forme habituelle,

dont les injustices flagrantes sont rendues plus visibles encore que dans notre vie normale.

Au haut de l'échelle, vous avez l'**Aristocratie**, Aristocratie du sang, c'est-à-dire du sang allemand, qui avait en mains les leviers de commande du camp et seule détentrice des moyens de production, c'est-à-dire de vie, du camp. C'était elle qui pouvait vous imposer le travail exténuant, mortel de la carrière ou de certains métiers dans l'usine. Son bon plaisir, au contraire, pouvait faire accorder des emplois moins durs, où vous pouviez risquer de vivre.

En-dessous d'elle, il y avait une **haute Bourgeoisie**, haute Bourgeoisie polonaise ou tchèque que j'appellerais haute Bourgeoisie d'argent, car elle avait en général acheté ses prébendes de secrétaire de Block ou de Kapo d'usine, grâce aux nombreux colis qu'elle avait reçus. Bien que ne détenant pas les moyens de production, elle pouvait par ses relations et son influence, sauver et condamner telle ou telle espèce d'êtres.

Ensuite, il y avait une petite Bourgeoisie, soit d'argent, c'est-à-dire de colis, ou une petite Bourgeoisie de métier, au nombre de laquelle se rangeaient les médecins employés comme infirmiers au Revier. Cette petite Bourgeoisie, en moyenne, arrivait à vivre jusqu'au moment où, ne recevant plus de colis, ou perdant sa place, elle tombait dans le prolétariat du camp.

A l'intérieur même de ce **Prolétariat**, on distinguait la piétaille, plongée dans une immonde misère, très individualisée, qui n'avait une durée de vie moyenne de 5 à 6 mois et une sorte de classe artisanale où les individus, groupés par 4 ou 5 en communauté vitale, luttèrent infiniment mieux contre la mort.

« Panem et circenses ». Il y avait des distractions comme il y avait du pain. **L'orchestre** ! Lorsque le dimanche, la faiblesse ne nous interdisait pas d'y descendre, que de joies très pures il nous a fournies ; que d'évasions lointaines sur une valse de Strauss ou l'Ave Maria de Gounod. Evasion hors de notre état de bête ; rares moments où enfin, une ou deux larmes venaient noyer nos yeux ; où un humide brouillard obscurcissait notre regard, où tout disparaissait sauf le merveilleux mouvement, sans patrie et sans âge, de l'extrémité des archets.

Société avec ses favorites, en l'occurrence, de jeunes garçons de 17 ou 18 ans, somptueusement habillés, qui avaient vendu leur corps contre une chance de vie, et auxquels il fallait obéir dans le travail comme à leurs protecteurs.

Société étrange, caricature atroce, mais caricature quand même, d'une société humaine, **lorsque le droit n'existe pas**.

J'ai senti pour la première fois, par toutes les fibres de mon être, le sens profond de ce concept trop souvent abstrait : **le droit**. Pour un être dans la misère, ou même dans la demi-misère « avoir des droits » est la seule espérance et la seule sauvegarde. Un droit qui ne soit pas dû au bon plaisir d'un puissant, mais un droit qui lui appartienne en propre en tant **qu'homme**.

Le droit de toucher sa soupe !

Ce dont nous souffrions le plus, ce n'était pas tellement d'avoir une ration faible, que de ne pas toucher ce à quoi nous pensions avoir droit, et de voir le tiers de la soupe mis de côté par les Allemands pour eux ou leurs favoris ; c'était de voir une **richesse tirée de notre misère** ; c'était de voir les kapos échanger la soupe qu'ils nous volaient contre des pommes de terre, du sucre ou de la margarine, et nous, ne pouvoir rien dire.

Le droit d'avoir quelque chose à soi, si menue soit-elle ? Ne pas être autorisé à garder les rares lettres qui avaient pu nous

parvenir de quelques êtres chers. Etre perpétuellement « un homme nu », ne rien avoir à soi, ne rien avoir de garanti, même pas sa gamelle.

Ne pas avoir le droit de tenter de s'évader. Ce matin de Noël 1944, revenant du travail de nuit, nos yeux découvrirent à l'entrée du camp un sapin de Noël, tout ruisselant de lumières ; ils aperçurent aussi à 20 mètres de là, au centre de la place, la sinistre potence ou 6 corps déjà raidis de pendus se balançant au vent froid de décembre, coupables d'avoir seulement tenté de s'évader.

Ne pas avoir le droit de se plaindre. J'ai alors vraiment compris cette pièce que vous avez peut-être lue : Caligula. Dans un monde sans droit, il n'y a qu'un être libre, Caligula.

Cette Société avait aussi son échelle de valeurs morales, le vol par exemple y était puni de mort ; et ces mêmes détenus allemands (voleurs ou assassins) tuaient avec sincérité, à coups de pieds et de bâtons le malheureux « speckjäger » qui avait volé un morceau de pain. Le vol est une chose honteuse, n'est-il pas vrai, disaient-ils

Vous allez peut-être me dire : quelle était votre réaction à vous ?

Nous avons conservé, toujours, grâce sans doute à l'éducation que nous avions reçue, un sens moral réel bien que parfois atténué. En aucun cas, nous n'aurions admis de voler le pain, non seulement de l'un d'entre nous quatre, mais même le pain d'un autre Français ou d'un détenu semblable à nous. Je dirai même en toute sincérité, que la pensée de voler quelque chose à un Polonais ou à un Tchèque qui recevait des colis et qui faisait partie par la suite de cette haute bourgeoisie dont je vous ai parlé tout à l'heure, ne nous effleurait pas. Par contre, nous admettions parfaitement de pouvoir voler un de ces quelconques Allemands ou assimilés, dont je vous ai parlé. Nous avions nettement l'impression qu'en commettant cet acte, nous n'aurions fait que reprendre notre bien. Pour ces êtres, et à nos yeux, « la propriété » c'était bien le vol.

De même, essayer de voler du pain ou des pommes de terre sur une charrette qui amenait au camp la ration de l'ensemble du camp nous paraissait normal. Seule la peur de la mort, si nous étions pris, risquait de nous empêcher de le faire.

Nous discussions souvent sur le droit que nous avions de tenter de voler dans les « Kessel » qui contenaient les soupes, au moment où elles arrivaient au Block. Il nous semblait que nous n'en avions pas le droit, car, il y avait déjà en quelque sorte spécification des parts ; les Allemands du Block auraient prélevé la même quantité et ainsi l'ensemble de notre collectivité en aurait pâti.

Pour nous, la ligne de démarcation entre ce qui était vol et ce qui ne l'était pas ne consistait plus dans l'expression habituelle : « s'approprier ce qui ne vous appartient pas », mais plutôt « s'approprier ce qui déjà appartient effectivement ou en puissance directes à des êtres autres que des voleurs (à nos yeux) ou autres que ceux de la collectivité allemande.

Ce qui caractérisait le plus la société dont nous étions une partie intime c'était l'application impitoyable du « struggle for life ». Les forts devenaient toujours plus forts, les faibles devenaient toujours plus faibles, jusqu'à en crever.

Dès que le kapo devait désigner l'un d'entre nous pour une corvée dure ou pour un travail pénible, automatiquement, c'était le plus faible, le plus rachitique, le plus collapse qu'il désignait.

Oh ! ce regard terrible qu'alors le condamné nous jetait, regard affreux où la mort se lisait ; regard semblable à ce regard qui me suivra toujours, celui des malheureux du transport Kommando marchant sans trêve 11 heures par jour, chargés de pièces d'usines ou de cailloux. Lorsqu'ils passaient dans l'atelier où j'avais un travail moins pénible,

ils tournaient tous vers la pendule comme des automates les uns après les autres, ce regard de bête traquée qui évaluait au temps qui leur restait à travailler, le nombre de jours qui leur restaient à vivre !

Le fort, lui, se planquait : le fort voyait venir à lui les sympathies, les rabiots de soupe, et plus il devenait fort, moins il travaillait, plus il était sûr de vivre.

Cette lutte pour la vie, jusqu'à quelle insensibilité pouvait-elle nous pousser ? A partir de Décembre 1944, nous couchâmes à 4 par lit, ce lit de 70 cm de large et de 2 m de long ; sur le lit placé derrière le nôtre, au 3^e étage des couchettes superposées se trouvait agonisant de misère physiologique, un Français, tout jeune de la région de Clermont-Ferrand.

Un matin, au réveil, dans l'évacuation brutale de la Schlafsalle, je me souviens avoir marché sur un corps. A l'appel qui suivit, un homme manquait. On découvrit enfin que c'était le Clermontois qui gisait mort au pied de son lit, et sur lequel j'avais marché. Que s'était-il passé ? S'était-il levé la nuit pour aller au water ? Et en revenant n'avait-il pas eu la force de remonter ? Avait-il été précipité en bas de la couche par ses 3 camarades, Français comme lui pourtant. Dieu seul le sait.

Si ceci vous paraît trop poussé, je vais vous raconter la petite histoire suivante.

C'était en Janvier 45. Ayant attrapé une broncho-pneumonie, j'avais pu entrer par fraude, grâce à deux infirmiers français, au block de repos. J'y étais depuis 5 jours, encore sous l'emprise de la fièvre, seul dans un lit, par suite du faible nombre de malades qui s'y trouvaient, lorsqu'un après-midi arrive d'Hersbruck, un grand convoi de malades dans un état épouvantable. Quatre sont jetés sur mon lit. Recroquevillé sur le bas flanc d'une des extrémités, j'ai passé la nuit courbé en deux, frappant sans relâche avec la semelle de bois de ma chaussure sur les têtes de ces camarades. Ceux-ci, des Juifs polonais, avaient entrepris de se liquer pour me vider de la couche ; tomber dans le couloir, c'était la mort car il était interdit de s'y tenir. Il m'a fallu me défendre de cette manière sauvage ; heureusement ils étaient encore plus faibles que moi.

Dans cette lutte atroce pour la vie, un besoin instinctif se créait. Ceux qui ont pu le percevoir à temps lui doivent le bénéfice de leur vie. Ce besoin, c'était ce que j'appellerai celui de **la communauté vitale**. Pour ceux qui n'étaient pas forts, mais qui avaient en eux un peu de ce qui faisait l'être fort : ou le physique, ou l'habileté, ou quelques mots d'allemand, c'était la seule chance de se maintenir à égale distance du fort et du faible ; le seul espoir de tenir.

S'il me devait me rester qu'un seul souvenir de cette année de déporté, celui de ce tout homogène que nous formions à 5 puis à 4, en serait un merveilleux. Ce n'est pas une formule de rhétorique que de dire que rien ne nous appartenait en propre mais que tout appartenait à tous.

Nous ne pensions plus **individus**. Nous pensions **communauté**.

Ces compensations de soupe que nous opérions lorsque l'un d'entre nous avait été moins bien servi que les 3 autres, cette comptabilité scrupuleuse, dans laquelle tout ce qui avait pu être perçu en plus par l'un, était compté à tous ! Ces partages où jamais il ne venait à l'idée à l'un quelconque d'entre nous d'essayer de tricher, lorsqu'un de ces Polonais évolué parlant français avait la gentillesse de nous donner avec délicatesse un petit morceau de pain, ce morceau était soigneusement partagé pour que tous, nous en ayons une part, ou, s'il était trop petit, il comptait au débit de celui qui le prenait en prévision des autres occasions. Et lorsque les besoins de l'un d'entre nous étaient plus grands, par exemple lorsque je suis revenu très faible de ma pneumonie,

sur les parts de rabiote, ou même sur les parts normales, mes camarades me faisaient abandon d'une certaine quantité. Il faut avoir vécu les camps pour évaluer une telle geste qui s'effectuait automatiquement, comme s'il ne pouvait en être autrement.

L'un d'entre nous, terriblement individualiste, n'arriva jamais complètement à abdiquer sa personnalité. Sa générosité était aussi grande, quelquefois même plus grande, mais lui, il nous disait « Prenez, ma part de rabiote est à vous ». Et nous, en riant, nous le blaguions, car nous pensions que ce n'était pas « sa » part, mais « la » part, « notre » part.

Les exemples par lesquels je pourrais vous faire sentir du doigt cette communauté, pullulent, mais je ne veux pas vous en importuner davantage.

Cette communauté, si belle, vue de l'intérieur, était pourtant au fond, qu'on le veuille ou non, une sorte d'égoïsme collectif. Nous nous en rendions bien compte. Nous savions que si nous avions été des saints, notre communauté aurait dû s'élargir beaucoup plus. Mais, hélas, c'était une question stricte de vie ou de mort. Et la mort du premier d'entre nous (au début, nous étions cinq) en avait constitué le premier avertissement.

Pour ne pas abdiquer totalement une certaine attitude vis-à-vis des autres Français, nous avons décidé de consacrer 10% de tout ce que nous aurions l'occasion d'avoir en plus, à quelques-uns de nos camarades particulièrement déficients. Si nous avons observé scrupuleusement cette décision, difficile parfois à tenir, nous nous rendions bien compte que c'était là bien peu de choses, mais faire plus, c'était peut-être mourir. Et nous ne voulions pas mourir. Du moins, cette attitude nous a-t-elle, je crois, permis de rester dans le camp sensiblement à la place de l'échelle des valeurs sociales que nous nous devions d'occuper.

Mais que de faillites nous avons vues ! Peut-être avons-nous eu de la chance ! Peut-être notre éducation, au lieu d'être, comme chez beaucoup, superficielle, était-elle plus profonde ! Que de dégringolades ! Ces ingénieurs, ces avocats, ces officiers tombant au dernier degré de l'abaissement moral, allant même jusqu'à voler le pain de leur meilleur camarade. Et par contre, quelques hommes occupant une place modeste dans l'échelle sociale se sont montrés vraiment dignes du nom d'hommes. Je pense en ce moment d'une part à un petit groupe de bretons qui, pêcheurs, ouvriers ou sous-officiers, ont su tenir correctement, sans faillir, malgré les morts et malgré une chance moins grande que la nôtre. Je pense à ce petit groupe de 12 communistes, dont 5 furent des êtres dont nous ne pouvions qu'admirer la conduite. Notre échelle de valeurs sociales n'a pu résister à l'épreuve. J'ai vraiment perçu, senti que les vraies valeurs de l'homme ne résident pas dans cette instruction superficielle que nous recevons trop souvent, mais bien dans ces hautes valeurs profondes : la sincérité, la ferveur, l'idéal, le sens de ce qui est correct.

Effondrement de cette suprématie de l'argent, de cette suprématie de l'intelligence, de cette intelligence sophistiquée. Je me souviens, en particulier, avec une émotion poignante, de ce gosse de 20 ans, sorti dans les plus brillants de son école, lumineuse intelligence et dont au premier contact, la stupéfiante maturité surprenait. Arrêté, il avait tout vu s'effondrer. Sans foi, n'ayant plus rien à quoi se raccrocher, il avait tout lâché. Je n'ai jamais vu plus atroce spectacle que cet enfant de 20 ans qui avait l'impression de se noyer, qui tentait de s'étrangler avec son foulard et qui se confessait à moi, qui ne le connaissais pas. Au bout de trois semaines de camp, il s'est suicidé en se précipitant sur les barbelés. Cet homme n'était pas coupable, et je me refuse à lui jeter la pierre. Il était la victime de ses parents d'abord, qui n'avaient pas su lui inculquer, à défaut d'un idéal chrétien, un idéal humain. Il était victime aussi de cette grande maladie dont nous souffrons tous en France. Nous sommes trop cartésiens,

pas assez pascaliens. Le formalisme des mots, le jeu factice dialectique nous ont fait oublier le sens profond, véritable, intuitif des expressions que nous employons. Lorsque nous sommes nus, il ne reste alors plus rien de ce qui n'était qu'un vernis, **brillant sans doute, mais pelliculaire.**

Il est bien difficile de revenir disciplinés des camps. Instinctivement, malgré nous, lorsque nous nous trouvons devant un de nos chefs, nous ne pouvons pas ne pas projeter sur lui le spectre de tel ou tel détenu dont la fonction sociale se rapprochait de la sienne, et nous nous demandons alors « Et lui, qu'aurait-il fait » ?

Deux êtres restent dans mon souvenir, comme des êtres exceptionnels, planant au-dessus de nous tous. Je tiens à en parler en passant, car ils symbolisent pour moi la victoire de l'Esprit sur la matière. Ils s'appellent Claude Hartweg et Marc Hervé. Ils étaient tous deux séminaristes et tous deux, ils sont morts. J'ai vu ces deux êtres animés d'une foi dynamique merveilleuse, irradiant, malgré leur état de faiblesse extrême, d'une force extraordinaire ; deux êtres qui, sachant clairement qu'ils se condamnaient ainsi, n'étaient qu'**abnégation et dévouement.** Ces deux mots dans un camp de concentration semblent une gageure, et pourtant ces deux êtres les avaient faits leurs. Cet œil de Marc Hervé, deux jours avant sa fin, terne, presque mort, qui, brusquement, s'allumait d'une flamme vivifiante pour me parler du Thomisme.

Pour la plupart d'entre nous, la question religieuse prenait au contraire une forme inattendue. Bien qu'animés d'une foi réelle dans l'ensemble, nous ne sentions pas le besoin de prier. Nous vivions engourdis dans le dénuement le plus complet, sans envie, sans désir. Peut-être nous sentions-nous très près du Seigneur. Nous n'éprouvions pas le besoin d'exprimer par des mots ou même par la pensée, ce que l'on appelle communément une prière.

Je ne voudrais pas terminer ce tableau rapide et incomplet de ce que je crois avoir retiré du camp, sans vous parler un peu du jour sous lequel nous sont apparues les différentes nationalités.

J'ai découvert d'abord que le Français existait. Avant, je n'avais pas une conscience bien nette de ce qui pouvait le caractériser. On le reconnaissait de loin, le Français : souvent seul, rarement en groupe, sa démarche, son aspect, le distinguaient des autres, mais quelquefois où nous le confondions avec un Yougoslave, mettant plus de temps que les autres pour devenir conforme au modèle standard du camp. Assez lamentable physiquement, aimant plus la propreté qu'on ne le dit communément, assez intelligent en général, et surtout inénarrablement, mais si sympathiquement idéaliste. Aimant le droit, l'ordre, détestant la bousculade, les irrégularités, les passe-droits, ayant un amour souverain pour la justice.

Un des phénomènes les plus curieux et les plus à l'honneur de notre pays, c'est que nous Français, lorsque nous avons été en majorité dans un lieu, ce qui fut le cas par exemple au block 5, en équipe de nuit pendant deux mois, nous sommes arrivés à faire distribuer la soupe par le blockmann de façon régulière : par numéro. Un de mes camarades de notre petite communauté et le chef de la petite cellule communiste française avaient marché main dans la main pour réaliser ce tour de force. Et nous étions arrivés, nous les parias, à imposer notre volonté. Impressionnés, les Allemands même s'y pliaient. Cela était vraiment une victoire de l'esprit français. Et si le désordre revint, c'est que notre équipe de nuit fut noyée sous un flot de Russes ou de Polonais.

Autre caractéristique : nous étions universellement haïs : **d'une haine envieuse.** Les autres pays étaient contents de voir des « Franzosen » en parias. On sent tout ce que la suprématie française, intellectuelle et morale, les avait impressionnés. Il n'y avait pour s'en rendre compte qu'à entendre ces lazzis des Polonais, des Allemands ou des Russes lorsqu'ils voyaient un

Français recevoir des coups. « Intelligent », « Franzosen », « Schwein », « Speckjager ».

Les Russes : une race assez saine de beaux animaux ukrainiens à la culture médiocre, ayant une vitalité extraordinaire qui nous faisait peur à nous Français. Spiritualité nulle d'une façon générale ; un amour sans borne pour leur pays, pour leur régime. Je me rappelle les déceptions de nos camarades communistes qui avaient espéré trouver des sympathies auprès d'eux, et qui s'étaient fait dire par eux : « Tous les Français sont des capitalistes ».

Et dans l'ensemble, je n'aime pas les Russes, comme beaucoup de déportés, je dois par contre reconnaître la délicatesse que beaucoup d'entre eux possédaient ; témoin ce petit Russe de 16 ans, Vania, des environs de Dniepopetrovsk, et avec qui je travaillais. Lorsque je fus souffrant, ce gosse s'acharna à m'offrir un foulard, des moufles, sans rien dire, très doucement, très gentiment.

Les Allemands : nazis ou non, sont des Allemands. Lorsqu'ils sont au travail avec vous, ils sont très chics, ne vous trahissant pas ; mais que du jour au lendemain ils obtiennent la moindre autorité, ils ne vous connaissent plus et vous frappent avec la même vigueur que s'ils n'avaient jamais travaillé avec vous, à la même tâche sous la même férule.

Je me rappelle aussi cet Allemand chrétien démocrate, parlant bien français, avec qui je bavardais parfois et qui me disait : « Je ne suis pas communiste, au contraire. Je les hais ; mais si par hasard les Anglo-Américains ne voulaient pas reconnaître l'intégrité de mon pays, moi et beaucoup de mes amis n'hésiterions pas à demander aux Russes de nous annexer pour former un ensemble puissant à l'intérieur de l'U.R.S.S.

Les Polonais : deux catégories très nettes. Une classe peu évoluée, très allemande de caractère, mais plus fausse, brutale, nous haïssant, et au contraire une classe raffinée, haïssant également le Russe et l'Allemand, parlant très bien français et alors très compréhensive, désirant notre contact et prouvant leur affection par des actes généreux, d'une profonde délicatesse. Tous pratiquant entre eux une très grande solidarité, par clans pourtant.

Les Tchèques : les plus proches de nous, nous en voulant un peu de 1938. Physiquement de gros pachydermes, un peu égoïstes, mais très peu brutaux malgré leur force. Très musiciens en particulier.

Les Grecs : antipathiques, les rois des trafiquants, sans aucune moralité.

Les Italiens : très proches de nous – bien qu'un peu moins que les Tchèques – mais jamais il n'y eut de contacts suivis, car ils étaient des êtres trop fluides, trop insaisissables et trop vaniteux.

Autant il pouvait y avoir d'incompréhension et de haine entre nations dans le cadre de ce que je viens de dire, autant par contre les contacts d'homme à homme avaient une valeur extraordinaire et transformaient totalement les relations.

Messieurs, je m'en veux de vous avoir ennuyés si longtemps. Mon exposé est bien incomplet. Excusez-en la forme. Je n'ai pas eu le temps d'y travailler autant que je l'aurais voulu. Il me semble pourtant que quelques points particuliers peuvent être retenus.

Du point de vue physique, l'expérience est essentiellement négative, tout déporté revient amoindri. J'ai pu toutefois admirer la résistance du corps humain et constater que l'âge où l'homme résiste le mieux se situe entre 25 et 40 ans, et plus particulièrement vers cette limite, j'ai vu des êtres qui pouvaient à peine se traîner, et qui, par groupe de 50, sous la schlague et la trique, d'un pas épouvantablement lent, faisaient cependant progresser des chariots de pierres. C'est alors que j'ai compris les pyramides. C'est alors que j'ai compris que sans

doute derrière chacune des pierres de cette œuvre admirable gisait un corps, et je les ai prises en aversion.

J'ai perçu que la plus grande cause de l'incompréhension entre peuples était la différence de langage ; que la nation formait bien un tout ethnique, différencié, qu'elle était une vérité de l'heure présente, en attendant peut-être de ne plus l'être après demain.

A part quelques individus ou quelques groupes, j'ai vu tomber l'homme au dernier degré d'abaissement. Je l'ai vu en bête, vivre en bête, mourir en bête. J'ai vu s'effondrer cette échelle de valeurs morales à laquelle j'étais habitué. J'ai vu l'homme sous son vernis. Après n'avoir connu que le Docteur Jekyll, j'ai découvert Mr Hyde.

J'ai assisté à la lutte pour la vie dans un décor et dans une atmosphère que « Dante même n'avait pu imaginer pour ses cercles infernaux ».

J'ai senti en moi la matière ; le corps tenter de tout dominer, et parfois j'ai succombé.

J'ai vu les combinards, les tapettes survivre.

J'ai vu des hommes « valables » et purs mourir.

J'ai vu le bien ridiculisé, caricaturé, le mal être roi, cyniquement ou hypocritement.

Et pourtant, malgré tout cela, je garde foi en l'homme et c'est là le plus beau résultat de cette expérience. Je garde foi en l'homme car lorsque l'idéal religieux ou humain était suffisamment fort, suffisamment intégré à l'essence intime d'un être, j'ai vu cet être émerger, planer haut par-dessous tout le reste de ses semblables.

J'y ai perçu plus clairement certaines qualités qui font le chef. La foi en un idéal, la foi en soi, l'esprit rigoureux de justice, l'esprit de désintéressement.

Enfin je reviens avec un certain détachement non tellement des biens de ce monde, car au contraire l'amour de la qualité se développe, mais avec un certain détachement au sujet de l'importance de tout ce qui peut arriver. Les semaines historiques, il y en a bien 52 par an.

Et surtout j'aurai repusé dans la période passée à Auschwitz, Buchenwald et Flossenbürg, l'essence même de ce qui fait l'être jeune, c'est-à-dire deux grandes vertus : la vertu de Force et la vertu d'Amour.

La vertu de Force parce que, être revenu à peu près propre de ces lieux est un signe que vous avez en plus d'une certaine constitution physique, un ensemble moral et intellectuel qui a tenu. En prendre conscience, n'est-ce pas être fort. Et surtout être revenu prouve que nous avons eu une chance extraordinaire qui, avec l'aide du ciel, ne saurait maintenant nous abandonner.

La vertu d'Amour. Avoir vu tant d'êtres s'effondrer dans des conditions, il est vrai, hors de la normale, ne peut que produire en vous un esprit de grande indulgence et de compréhension. Lorsque nous sommes revenus en France et que nous avons vu régner un esprit de sectarisme trop souvent farouche et bête, nous ne pouvions nous empêcher de nous écrier : « Seul n'a pu jamais pêcher que celui qui n'en a jamais eu l'occasion ».

Nous comprenons la faiblesse humaine ; nous savons qu'elle existe, même sous les apparences superficiellement les plus robustes.

Nous haïssons le sectarisme ; nous aimons la synthèse ; nous sommes passionnés de synthèse et nous sommes décidés à tout placer dans notre action humaine, sociale ou politique, sous le signe de cette vertu essentiellement jeune, dynamique, efficace, la vertu d'Amour. »

Georges THIERRY d'ARGENLIEU

Matricule 10242

CARNET

Depuis le début 2012, nous avons eu connaissance des décès suivants :

- Paul SACAU, déporté, décédé le 18 février
- Gilbert BON, décédé en Mars, gendre d'Hélène LIGNIER, déportée,
- Victor LEGOUY, déporté, décédé le 9 avril
- Laurent TEMPLIER, déporté (lu dans le Déporté)
- Raymonde BEIGENGER, décédée le 12 avril, épouse de Daniel fils de déporté.
- Marcel STOURDZE, déporté, décédé le 13 juin
- Cécile LYONNEAU, décédée le 20 juin, sœur de déporté.
- Marie-José LEROGNON, décédée le 27 août
- Jean VALET, déporté, décédé en Septembre
- Jean LIGNIER, décédé le 25 octobre, fils d'Hélène LIGNIER, déportée
- Théophile THOMAS, déporté, décédé le 1^{er} novembre
- Fernand MESLONG, déporté, décédé le 13 décembre.

Disponibles à l'Association

LIVRES

- **MEMORIAL DU CAMP**
Robert Deneri..... 30 euros
- **LA ROUTE DE CHAM**
R. Deneri, F.Perrot..... 15 euros
- **LE KZ DE FLOSSENBÜRG**
P. Heigl..... 16 euros
- **LA DEPORTATION AU COEUR D'UNE VIE**
L.Poutrain..... 16 euros
- **MISSION EN THURINGE**
P. Beschet..... 16 euros
- **UN DES CINQUANTE**
C. Millet..... 16 euros
- **L'ENFER EXITE, J'EN REVIENS**
A. Fruytof..... 16 euros
- **LECON DE TENEBRES**
L. Manson..... 21 euros
- **JUSQU'AU BOUT DE LA RESISTANCE**
B. Fillaire..... 30 euros
- **MATRICULE 1861, 40 HEURES DE COMBAT**
D. Epelbaum..... 18 euros
- **30 000 MORTS**
T. Siegert/P. Volmer..... 20 euros
- **MICHEL « en ces années là »**
H. Bommelaer..... 16 euros
- **MA VIE VOUS APPARTIENT**
A. Bézard-Cano..... 20 euros
- **SIMONE MICHEL-LEVY**
J. Péquieriau..... 20 euros
- **JEAN MENEZ – MEMOIRE DE CAPTIVITE**
D. Moysan..... 19 euros
- **Dans l'honneur et par la victoire**
Les femmes Compagnon de la Libération
C.Levisse-Touzé - G.Krivopissko - V.Trouplin..... 20 euros
- **MARCEL LETERTRE**
P. Simon-Letertre..... 35 euros
- **SORTIE DE NUIT ET DU BROUILLARD - GUY BIELER S.O.E**
J. Bieler..... 20 euros
- **DITES ADIEU A VOTRE FILS**
G. Coquempot..... 22 euros
- **COMPIEGNE : le camp de ROYALLIEU**
P. Eudes..... 5 euros
- **LIVRET FLOSSENBÜRG**..... 5 euros
- **LIVRET HERSBRUCK**..... 5 euros
- **RACONTE-MOI LA DEPORTATION**
Collection du Citoyen..... 5 euros
- **LE SERMENT DE KIRMANN**
H. Margraff..... 22 euros
- **PAUL D'ORTOLI (Octobre 43 - Avril 45)**
M. Carnoy..... 12 euros

FILMS VIDÉO, DVD et K7 audio

- **DVD CAMP DE FLOSSENBÜRG**
M. Clisson..... 23 euros
- **DVD HRADISTKO**
M. Clisson..... 27 euros
- **DVD inauguration Centre documentation de FLOSSENBÜRG**..... 27 euros
- **K7 vidéo STRUTHOF**..... 20 euros
- **12 K7 audio « TMOIGNAGES DEPORTES »**
Grands Témoins..... 20 euros
- **MEDAILLE DU CINQUANTENAIRE**..... 15 euros
- **CARTE POSTALE DU CAMP**..... 0,50 euros
- **CARTE POSTALE STELE DU PERE LACHAISE**..... 0,80 euros
- **CARTE POSTALE CHRIST D'HERSBRUCK**..... 0,50 euros
- **AUTOCOLLANT DU CAMP & Kommandos**..... 0,50 euros

MESSAGE

Bulletin de l'Association des Déportés et Familles de Disparus du Camp de Concentration de Flossenbürg et Kommandos

ADMINISTRATION 15, Rue de Richelieu - 75001 PARIS - Tél. 01 42 96 34 22 - Fax 01 42 96 82 14
Directeur de publication : Michel CLISSON